

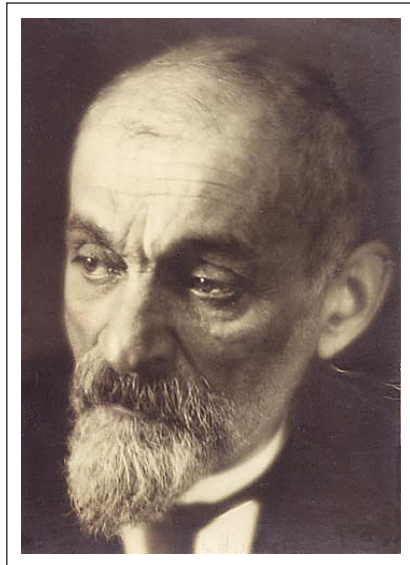
LÉON CHESTOV

LE SAINT ORGUEIL

LE POUVOIR DES CLEFS

Potestas Clavium

PREMIÈRE PARTIE : CHAPITRE I



1919

LES CAHIERS JÉRÉMIE

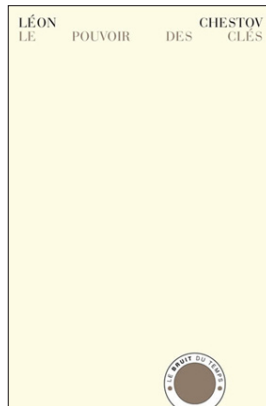
IL A TROUVÉ MA FAVEUR AU DÉSERT

www.lescahiersjeremie.net

Le présent PDF est tiré du livre *Le Pouvoir des Clefs* de Léon Chestov édité en 1967 aux Éditions Flammarion et traduit par Boris de Schlezzer.

Bien que ce livre soit aujourd'hui épuisé, nous sommes heureux de vous informer que depuis le 30 septembre 2010 une nouvelle édition de cette excellente traduction est disponible aux **Éditions Le Bruit du temps**, rue du Cardinal Lemoine à Paris et dont voici l'adresse internet : http://www.lebruitdutemps.fr/_livres/LePouvoirdescles.htm.

Cette parution est la première d'une série de rééditions et de publications d'inédits de Chestov prévues au Bruit du temps, sous la direction de Ramona Fotiade, présidente de la Société d'études Léon Chestov, professeur à l'université de Glasgow.



De fait, ce texte est soumis à la propriété littéraire et ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale ou pour un usage autre que dans la sphère privée. La mise en page est gracieusement proposée par Les Cahiers Jérémie avec l'aimable autorisation des Éditions Le Bruit du temps dans le seul but de vous permettre de connaître cet auteur et éventuellement de vous procurer ses ouvrages par vos soins chez l'Éditeur ou auprès de votre libraire habituel.



Les philosophes grecs s'efforcèrent dès la plus haute antiquité de pénétrer l'énigme dernière de la vie. Et presque aussitôt ils sentirent que le problème qu'ils se posaient ne pouvait être résolu qu'à une seule condition : s'il se trouve que la vie est soumise à un ordre stable, immuable, quelconque. Il peut sembler que le polythéisme exclut la possibilité d'une telle idée. Les dieux des Grecs étaient nombreux et divers. Et ces dieux, tout comme les hommes, étaient versatiles, capricieux, impulsifs ; ils se laissaient dominer par les passions et ne cessaient de se disputer entre eux. De quel ordre stable, susceptible de connaissance pouvait-il donc s'agir dans ces conditions ? Mais déjà chez Hérodote nous trouvons cette pensée qui traduit évidemment la conception de l'univers que se faisaient les anciens Grecs : *les dieux eux aussi ne peuvent éviter la décision du destin*. Déjà les Grecs, évidemment, craignaient d'abandonner l'univers à la seule volonté des dieux, car cela aurait équivalu à admettre l'arbitraire absolu comme principe fondamental de la vie. Tout ordre fixe, quel qu'il soit, vaut mieux que l'arbitraire. Le « destin » chez Hérodote sert encore certainement à désigner un tel ordre éternel et peut-être irraisonnable ; mais Hérodote s'en trouve complètement satisfait, semble-t-il. Il lui suffit que les dieux, de même que les hommes, soient liés par quelque chose, par quoi que ce soit. Car ce que l'homme craint par-dessus tout, c'est que son sort ou même le sort de l'univers puisse être le jouet du hasard. Mais la philosophie ne pouvant se contenter longtemps de l'antique μοῖρα (*destin*), elle transforma peu à peu μοῖρα (*destin*) en λόγος (*raison*). Je ne m'occuperai pas ici du développement progressif de l'idée de λόγος. Je passerai immédiatement à Socrate, car l'œuvre de Socrate constitue, semble-t-il, le summum des possibilités humaines. Jusqu'à

ce jour, en tout cas, toute tentative pour se débarrasser des principes socratiques a toujours été considérée par l'humanité comme un attentat contre ses trésors les plus sacrés.

Dans un des premiers dialogues de Platon, la question qui nous intéresse est ainsi formulée par Socrate : ce qui est saint l'est-il parce qu'il est aimable aux dieux ou, au contraire, est-il aimable aux dieux parce qu'il est saint ? On voit aisément que la pensée fondamentale de Socrate est identique à celle d'Hérodote. Socrate affirme évidemment que les dieux ne sont nullement libres d'aimer ce qu'ils veulent, que les dieux, de même que les hommes, sont soumis à une loi qui exclut tout arbitraire. Le bien est autonome, ainsi que l'on s'exprime aujourd'hui. Les mortels et les immortels obéissent également aux commandements du bien.

Comme vous le voyez, les années de travail spirituel qui s'écoulèrent entre l'époque où naquit la conception formulée par Hérodote et celle où se développa la philosophie de Socrate, ne furent pas perdues en vain. Pour Socrate, le destin aveugle est remplacé par le bien qui voit parfaitement clair. Hérodote, qui soumet les dieux et se soumet lui-même à une loi éternelle, s'incline en somme devant une pénible alternative : ainsi que je l'ai dit, une loi, si énigmatique, si lourde qu'elle soit, vaut toujours mieux que l'arbitraire. Mais l'attitude de Socrate vis-à-vis de sa loi, de la loi du bien, est toute différente. Il accepte cette loi non pas parce qu'elle lui est imposée de force, mais librement, de plein gré : μοῖρα se transforme chez lui en λόγος, le destin devenant la raison, qui est commune aux dieux et aux hommes. Il ne se soumet plus à un destin inéluctable, le destin ne vient plus leurrer sa vie par ses prescriptions inexorables. Au contraire, la raison lui donne des ailes, la raison est la source principale, unique même, de ses forces. Quoi que possède l'homme, quoi qu'il fasse, tout cela en soi n'a aucune valeur, tant qu'il n'a pas obtenu la sanction de la raison. La raison, pour employer une com-

paraison de Nietzsche, c'est un pis gonflé que trait l'homme pour en obtenir le lait nourrissant. La raison est la source du bien, et ce n'est que grâce au bien que sont vivants les hommes mortels et les dieux immortels. Platon demeura fidèle à son maître lorsqu'il hypostasia plus tard le bien en en faisant l'idée suprême, qui est absolument autonome et existe indépendamment de quoi que ce soit, qui est notre pain spirituel, la seule nourriture qui nous octroie la vraie vie.

Rappelez-vous la célèbre discussion entre Socrate et Calliclès dans le « Gorgias » de Platon. Il s'agit de déterminer lequel des deux vaut le mieux : être injuste ou subir soi-même une injustice. Socrate affirme sans hésitation aucune que s'il faut choisir, il vaut mieux certainement subir une injustice que de la commettre. Cette restriction — s'il faut choisir — trouble quelque peu, il est vrai, le lecteur attentif. Mais pour le moment, ne nous y arrêtons pas. Quoi qu'il en soit, Socrate préfère fermement subir lui-même une injustice que d'être injuste envers quelqu'un. Calliclès prononce un discours ardent et convaincu, s'indignant que Socrate, au nom d'un bien fantomatique, soit prêt à céder devant la force comme un esclave. Calliclès ne peut admettre qu'un homme faible, vaincu, puisse trouver quelque satisfaction. Le vaincu est misérable, et il n'y a pas de talisman au monde qui puisse transformer en beauté, la misère, la laideur d'un être vaincu, écrasé. Il est question dans les contes populaires russes d'une certaine eau miraculeuse qui possède la mystérieuse vertu de réunir les parties séparées d'un corps coupé en morceaux et de lui rendre la vie. Mais Calliclès ne croit pas aux contes et repousse avec mépris les bavardages de Socrate sur le bien, soi-disant source de forces immenses. Quelle que soit l'habileté des démonstrations de Socrate, Calliclès ne se laisse pas convaincre. Il considère que le but de l'homme sur la terre consiste à trouver les moyens de réaliser sa volonté. Tout à fait comme de nos jours Nietzsche, il veut obtenir la haute prérogative de

proclamer bon ce qui lui plaît et mauvais ce qui ne lui plaît pas. Non pas seulement pour les dieux, mais pour les hommes et pour lui-même, il réclame la liberté complète ; il veut qu'on soit libre de toute loi fixée à l'avance ; libre, comme vous le voyez, non seulement de la μοῖρα (*destin*) aveugle, mais aussi de la loi morale que confesse Socrate. La liberté pour lui est incompatible avec l'obéissance. Il ne consent à dépendre ni d'une loi générale, ni de la volonté d'un maître. Il veut légiférer lui-même dans tous les domaines ; il veut que sur les tables de la loi soient gravées ses propres paroles et ses commandements. Mais si ardent, si audacieux que fût Calliclès, ce ne fut pas lui que l'histoire reconnut pour vainqueur. Platon dans son « Gorgias », n'exprime qu'une seule fois d'une façon complète et définitive cette conception de la vie dont Calliclès est le porte-parole. Dans ses autres œuvres, il laisse le champ libre à Socrate. Aucun de ses interlocuteurs ne parvient jamais à dire quoi que ce soit d'important en faveur des idées de Calliclès. Socrate s'empare entièrement de l'attention de Platon et de celle de tous ses lecteurs ; et cela est fort compréhensible. Socrate s'est posé un but immense, unique en son genre. Il n'est pas exact de considérer Socrate principalement comme l'ancêtre et le maître de la dialectique et le créateur des idées générales. Sa tâche consista à rechercher pour lui-même et pour l'humanité (pour l'humanité seulement, il se peut) une nouvelle source de vie. Socrate voulait accomplir le plus grand des miracles et il y réussit.

La tâche que se proposait Calliclès était certes difficile à atteindre : développer toutes ses forces spirituelles et physiques à tel point qu'il lui soit possible d'offenser et de molester autrui sans courir le risque de subir lui-même quelque injustice. Mais, tout d'abord, cette tâche, Calliclès ne réussit pas à l'accomplir. Dans le cas le plus favorable, il parvenait, ainsi que ses disciples, à éviter pendant un certain temps les

défaites. Et, d'ailleurs, ses propres forces n'y suffisaient pas. Quoi qu'il dise, quelle que soit son éloquence, il est certain que sans l'aide du hasard, sans un concours de circonstances favorables, l'homme est incapable de réussir constamment et de se préserver des échecs. Il est très probable que vers la fin de sa vie, Calliclès, selon l'exemple du despote asiatique, eut l'occasion de se souvenir douloureusement de Solon. Et puis, il faut dire aussi que Calliclès bâtissait avec des matériaux déjà tout préparés. Il utilisait, pour atteindre ses buts, ce dont les hommes disposaient déjà, avec cette différence qu'il agissait plus audacieusement et plus habilement.

Tout autre fut l'œuvre de Socrate. La tâche de Socrate consista à *créer du néant*, à tirer quelque chose de rien. Il arrivait là où tout avait été au préalable détruit, détruit complètement. Et même plus encore: s'il trouvait quelques traces, quelques vestiges d'une réalité ancienne, avant de se mettre à bâtir, il achevait d'abord de détruire et renversait ce qui était encore debout. Il recherchait un « bien » où il n'y eût plus un seul atome de ces valeurs humaines que glorifiait Calliclès et qui faisaient vivre celui-ci. Tout ce qui troublait Calliclès et le rendait joyeux ou triste, laissait Socrate complètement indifférent: tout cela n'existait simplement pas pour Socrate. Dans la « Salomé » d'Oscar Wilde, les païens disent en parlant des Juifs: « Ces gens croient à ce qu'ils ne voient pas, et ne croient pas à ce qu'ils voient. » On aurait pu dire la même chose de Socrate. On retrouve déjà dans le « bien » de Socrate les idées de Platon au complet, de même que leur nature hypoſtasiée. Socrate, si l'on peut s'exprimer ainsi, boit son bien comme les hommes ordinaires boivent de l'eau. Il le voit de ses yeux spirituels, il le tâte de ses mains spirituelles. Le bien possède pour lui une existence réelle, de même que pour nous autres, les choses du monde extérieur. Si vous lui demandez ce qui vaut le mieux: souffrir de la faim et du froid, être enfermé en prison, etc., mais être

juste, c'est-à-dire participer au bien, ou, au contraire, être séparé de cette source vivifiante et posséder toutes les richesses de la terre, il vous répondra sans hésitation aucune qu'il vaut mieux être juste.

Et sa force ne consistait pas du tout dans l'habileté avec laquelle, au moyen de sa méthode dialectique, il obligeait les gens à donner aux questions qu'il leur posait précisément les réponses que lui même considérait comme exactes. On raconte de Socrate qu'il demeura vingt-quatre heures immobile à la même place, réfléchissant sur une question qui ne lui était pas encore claire. Nous nous tromperions grossièrement en nous imaginant que pendant ce temps Socrate se parlait à lui-même. Il est plus probable que, durant ces vingt-quatre heures, il se taisait intérieurement, de même qu'il gardait un silence extérieur. Il n'inventait pas des discours ni des objections contre des adversaires éventuels. Cette longue solitude absolue et cette tension intérieure lui étaient nécessaires pour évoquer et appeler à l'existence une réalité nouvelle, qui n'avait jamais encore paru dans le monde. S'il prononçait pendant ce temps des paroles quelconques, c'était certainement des conjurations : que naisse la réalité nouvelle, le monde du bien ! que disparaisse à jamais le vieux monde sensible ! Et il est certain qu'il lui arriva plus d'une fois de se taire intérieurement, tandis que les gens qui l'entouraient s'imaginaient qu'il se parlait à lui-même. Il n'aurait jamais rien pu voir de ce qu'il réussit à voir, s'il n'avait au préalable créé lui-même ce dont il avait besoin. Et, en effet, des mains de Socrate sortit une réalité toute nouvelle, qui jusque-là n'avait pas existé ; et son créateur, Socrate, lui donna lui-même un nom que les hommes ne connaissaient pas avant lui. Ou bien, si vous le voulez, le nom existait déjà ; Socrate ne voulait même pas que les hommes s'imaginassent qu'il avait introduit dans le monde quelque chose de nouveau, que non seulement personne n'avait jamais encore vu, mais

qui n'existait même pas. Et cependant le nom fut trouvé. Il n'y a rien d'étonnant à ce que des jeunes gens de génie tels que Platon et Alcibiade aient écouté si avidement les enseignements de Socrate et aient recueilli avec tant de vénération chacune de ses paroles. Ils vénéraient en lui le créateur. Rien d'étonnant non plus à ce que *οἱ πολλοί* (*la multitude*) aient ressenti une telle animosité pour le sage que l'oracle avait glorifié ; ils devinaient et ils haïssaient en lui un terrible destructeur. Car en déclarant que le bien était tout, il affirmait en même temps qu'en dehors du bien tout n'était plus qu'illusion. La doctrine des idées de Platon n'est que le développement génial, ou pour mieux dire, la traduction admirablement exécutée de l'œuvre de Socrate. S'il n'y avait pas eu Platon, l'humanité n'aurait jamais su qu'en plus de la matière et des autres essences créées jadis on ne sait par qui, existe encore une autre essence, plus réelle que tout ce qui existait auparavant, le bien, que toutes les autres réalités sont en somme illusoire et que seul le bien est réel.

C'est en cela que consiste la valeur immense, incomparable de l'œuvre de Socrate, qui fut plus tard attribuée à l'hellénisme. Socrate voulut devenir semblable à Dieu ou même le dépasser. Dieu créa l'univers ; Socrate créa le bien qui a plus de valeur que l'univers entier. Et depuis Socrate, tous les êtres raisonnables, mortels ou immortels, se sont mis à rechercher les sources du réel dans le bien. L'univers passe, le bien est éternel. Platon était évidemment dans son tort lorsque, répliquant à Diogène, il lui disait : « Tu as des yeux pour voir le cheval, mais tu ne possèdes pas d'organes pour voir l'essence du cheval » (l'idée du cheval, le cheval en soi). Il ne s'agit pas d'organe, en effet. Pour voir le monde des idées, pour pénétrer, autrement dit, dans le royaume du bien, il n'est nullement besoin d'élaborer dans ce but un nouvel organe. Platon avait également tort lorsqu'il démontrait que tous les hommes avant leur apparition dans ce monde,

contemplant déjà les idées dans toute leur pureté, et que l'homme doit faire un effort pour rétablir le passé dans sa mémoire. Personne, dans sa vie passée, n'a jamais vu le bien, parce qu'avant Socrate le bien *n'existait nulle part dans l'univers*. Socrate et Platon disaient eux-mêmes que la seule voie qui conduit au bien est *κάθαρσις* (*katharsis*), la purification. Pour entrer dans l'univers créé par Socrate, il faut renoncer à l'univers créé par Dieu. Il faut trouver en soi la force de se passer de tout, de n'éprouver nul besoin.

Il se peut que sous ce rapport les Stoïciens, et surtout les Cyniques, aient fait montre de plus de rigueur dans le développement de la pensée de Socrate que Platon et Aristote. Les Cyniques et les Stoïciens ne recherchaient que le bien ; toute la vie à leurs yeux s'identifiait au bien. Socrate dans Platon dit, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, que, s'il est impossible de faire autrement, il est tout de même préférable de subir une injustice que de la commettre. A son avis, par conséquent, il vaut cependant mieux ne pas subir d'injustice. L'offense lui est tout de même pénible à supporter. Mais chez les Cyniques, la crainte des souffrances et des outrages disparaît complètement : ils n'ont peur que de la joie. Antisthène dit qu'il préfère perdre la raison que d'éprouver quelque plaisir¹. C'est chez les Cyniques que résonna pour la première fois ce thème qui fit plus tard les délices des moines du Moyen Âge. « *Pati, Domine, aut mori*² » de sainte Thérèse n'est que la traduction libre de la sentence du père de l'école cynique.

L'humanité, il est vrai, ne put se décider à accepter le bien de Socrate dans toute sa plénitude et avec son caractère exclusif. Platon, qui avait établi un compromis entre Dieu et Socrate, plut davantage aux hommes. Les Anciens appelaient

1 « Je préfère perdre la raison que d'éprouver un plaisir » - *En grec dans le texte* (NOTE LCJ)

2 « Souffrir, mon Dieu, ou mourir » - Sainte Thérèse d'Avila (NOTE LCJ)

Diogène un Socrate dément, et ils avaient certainement raison. Y a-t-il folie plus grande que le désir de dépasser Dieu lui-même ? Le désir de se rendre égal à Dieu marque déjà une audace suffisante. Mais les humains ne pouvaient non plus renoncer à Socrate. Et ce n'est qu'à de rares intervalles que nous constatons dans l'histoire des tentatives de révolte contre Socrate.

Les hommes, d'ailleurs, sont bien étrangement construits. Jadis la foule vit en Socrate (précisément parce qu'il tenta de créer un nouveau monde) un être extrêmement dangereux, et ne craignit pas de l'empoisonner comme on empoisonne les chiens enragés. Mais un temps très court s'écoula, et Socrate fut élevé au rang de saint. Ceux qui plus tard se dressèrent contre Socrate, provoquaient toujours contre eux la colère, l'indignation. Le bien que créa Socrate, paraît, en effet, plus aimable aux hommes et même plus réel que toutes les autres valeurs. Quand, de nos jours, Nietzsche lança la formule « Par-delà le bien et le mal », il souleva au premier moment une horreur générale. Il y a plus : pour Nietzsche lui-même le plus terrible, le plus douloureux fut de renoncer au monde de Socrate. Il ressentit alors ce que dut ressentir le premier homme lorsque Dieu le chassa du Paradis. Il semblait à Nietzsche qu'il devait renoncer au christianisme ; mais il faut croire qu'il ne s'agissait pas de cela : il dut renoncer aux éléments helléniques du christianisme, c'est-à-dire à ce qui avait été introduit dans la doctrine venue de l'Orient par la philosophie grecque, qui, à cette époque, avait déjà atteint son plein épanouissement. Nietzsche fut loin d'être le premier qui essaya de se délivrer de l'enchantement de la pensée grecque. Au sein même du catholicisme de telles tentatives furent faites maintes fois, et elles eurent même parfois un succès très bruyant. Il suffit par exemple de se rappeler la controverse entre Pélage et saint Augustin. Mais bien que le catholicisme ait pris le parti de saint Augustin, il ne

renia cependant pas Socrate. Le catholicisme vénérât saint Paul, mais vivait d'après Socrate, tel que l'exprimait le plus modéré de ses disciples, Aristote. En effet, les hommes peuvent-ils renoncer à l'idée du bien ? A l'inverse de ce monde créé par Dieu, où les possibilités de réalisation des désirs humains sont si limitées, dans le monde de Socrate tous les désirs sont comblés. Il suffit seulement de pénétrer dans ce monde, c'est-à-dire d'être prêt à renoncer au monde de Dieu, et tout aussitôt l'homme se trouve libre de disposer de ces richesses innombrables dont, avec tant d'éloquence, parle dans ses dialogues Platon. Ce monde n'a pas de limites ; il peut accueillir des milliards d'individus, et sa nourriture spirituelle les rassasiera complètement. Tous ceux qui veulent y entrer sont reçus en amis. Tous y trouveront place, — les esclaves et les rois, les forts et les faibles, ceux qui ont du génie et ceux qui sont privés de tout talent. Là s'opèrent de miraculeuses transformations : le faible devient puissant, l'ignorant devient philosophe, celui qui est laid devient beau. Comment serait-il possible de priver l'humanité d'un tel univers ! N'est-ce pas grâce à Socrate, en effet, qu'un malheureux manœuvre peut devenir le maître du monde ? Le tyran peut offenser l'esclave, il peut lui enlever sa dernière brebis, mais il lui est impossible de lui enlever sa vertu. Le tyran sera méchant et sa victime demeure malgré tout vertueuse. Et non pas seulement un tyran, les dieux eux-mêmes ne peuvent faire aucun mal à un simple et faible mortel. Et le destin lui-même, qui règne sur les dieux, doit s'incliner devant le bien. L'homme juste, l'homme qui a raison et est dans son droit, peut regarder l'avenir avec fermeté, fierté et assurance ; il n'a besoin de rien d'autre que de sa vertu. Mais la vertu, elle, lui est indispensable, et il ne la cédera jamais à personne.

Ce n'est pas en vain que Mill dit que les hommes ne doivent jamais oublier que parmi eux vécut jadis un être tel que Socrate, Socrate qui était lui-même juste et qui apprit

aux hommes à avoir la justice pour eux, qui, n'étant qu'un homme, créa un univers supérieur à celui de Dieu. Jamais les hommes ne renieront Socrate et le monde qu'il a créé. Jamais ? Nous prononçons volontiers de grands mots, nous sommes disposés à croire que nous pouvons prédire non seulement un avenir prochain, mais même un avenir très éloigné. Il est si tentant de s'imaginer que nous connaissons déjà tout et que plus rien d'inattendu ne doit nous advenir. Or, il semble que Nietzsche ne fut que le précurseur d'événements qui se préparent. Il semble probable que le règne de Socrate touche à sa fin, que l'humanité renoncera au monde grec de la vérité et du bien, et reviendra vers ce Dieu qu'elle avait oublié.